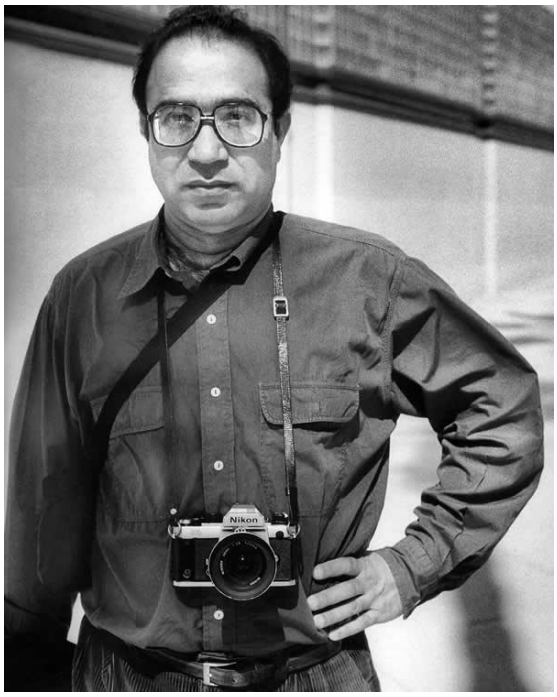
Atelier- Rencontres du 9 octobre 2026 / Torcy
A partir de l'œuvre du photographe indien Raghubir Singh



Né à Jaipur, photographe autodidacte, il travaille en Inde tout au long de sa carrière et vit à Paris, Londres et New York. Dans les années 1970 il est un des premiers photographes à réinventer l'usage de la couleur à une époque où celle-ci reste encore une forme d'expression marginale.
Raghubir Singh est né dans une famille royale de Jaipur, Rajasthan en 1942. Après des études à Jaipur et à l'université hindoue de Delhi, il part à Calcutta faire carrière dans l'industrie de thé. C'est aussi à ce moment-là qu'il commence la photographie en amateur. On raconte que Satyajit Ray, tombant sur ses photos à l'époque, les avait trouvées « sans tripes ». Le Jeune Raghubir prit cette critique comme un défi et continua la photographie avec encore plus de coeur et de passion.

Pour lui, l'essence de la vie et du paysage indiens ne pouvait être « capturée » seulement par les nuances infinies des couleurs qui changent, s'unissent et transmutent dans un spectre de couleurs infinies.
Il disait « *À la différence des Occidentaux, les Indiens ont toujours vu et contrôlé intuitivement la couleur. Nos théories, depuis l'antiquité sont devenues un courant et une entité rythmique sur le fleuve de la vie de l'Inde – son fleuve de couleur…les yeux de l'Inde voit seulement en couleurs.* »
Raghubir rencontrera Henri Cartier-Bresson à Jaipur en 1966 et l'accompagnera dans ses voyages en inde. Dans un premier temps, Singh s'attache à la topographie des lieux et retrace l'anatomie sociale des grandes villes et des régions de l'Inde. Son travail sur Bombay au début des années 1990 marque un tournant dans son œuvre, au contact de la mégalopole le langage visuel de Singh acquiert une nouvelle complexité.
Singh joue avec l'organisation de l'espace et le fractionnement de la lumière. Il enseigne également à New York à la School of Visual Arts, à Columbia University et à Cooper Union. En 1998 l'Art Institute of Chicago organise une rétrospective de son œuvre, encore exposée au moment de sa mort. Le livre *River of Colour (Fleuve de couleurs)* est publié à cette occasion.
Dans son dernier ouvrage, *A Way into India*, publié à titre posthume, Singh se sert de la voiture comme d'une camera obscura, il cadre et divise ses images avec le pare-brise ou les portes du véhicule. Dans le texte qui accompagne ce livre, John Baldessari compare Raghubir Singh à Orson Welles pour sa juxtaposition du proche et du lointain et à Mondrian pour sa fragmentation de l'espace. Ce livre paru trois ans après sa mort prématurée en 1999, rend un hommage à l'Ambassador, la voiture indienne par excellence devenue objet emblématique. Dans ces photographies, prises essentiellement dans les dernières années de sa vie, Raghubir Singh cadre ses images à travers les vitres et le pare-brise de la voiture qui le conduisait sur les routes de l'Inde, réalisant en quelque sorte un équivalent photographique du road movie. Ces photographies, conceptuelles dans leur approche, nous font relire l'oeuvre de Raghubir Singh sous son angle le plus abstrait. Ses oeuvres font partie des collections permanentes de nombreux musées internationaux tels que la Tate Modern à Londres, le Museum of Modern Art (MOMA) à New York ou encore l'Art Institute of Chicago.

Présentation de son travail, de sa démarche :

Les photos de Raghubir Sing peuvent se percevoir comme un continuum animé. Un continuum animé désigne une réalité qui forme un ensemble et qui est en mouvement, en transformation ou traversée par une activité.

Continuum : quelque chose qui ne se divise pas en éléments séparés, mais où les différents moments ou états s'enchaînent progressivement.

Animé : qui est vivant, en mouvement, dynamique, par opposition à quelque chose de fixe ou d'immobile.

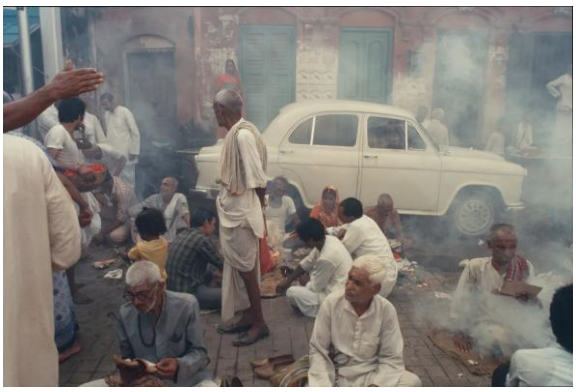
Un processus continu ou les choses se transforment constamment et où les relations entre elles jouent un rôle essentiel.

Propositions d'écriture

1) Proposition 1 : Organiser un récit en essayant de partir des différents contenus de la photographie que vous avez choisie.
   Par exemple chaque organisation de l'espace fractionné par le photographe devient un sujet et ces sujets peuvent être organisés dans un enchaînement. Qu'est-ce qui va se passer ensuite ? C'est faire appel à votre imagination à partir des objets et personnes présentes. Vous faites évoluer la situation…

2) Proposition 2 : l'Inde est un pays de couleurs. Certaines villes ont le nom ou surnom en fonction d'une couleur dominante.
   Dans chaque photographie de Raghubir Sing, il y a beaucoup de couleurs dont des couleurs importantes qui nous renseignent ou agissent comme un révélateur d'une situation, d'émotions, d'énergies ou violence prêtent à surgir ou à exploser. Les couleurs ou la couleur choisie sera le conducteur d'un nouveau texte.

Photographies indiennes / Proximité / Patricia Baud



Je suis l'esprit planeur et le passant en quête de vie. Debout, les mains dans mon dos, je regarde, attentif autour de moi. Là dans un recoin à ma droite, de nombreuses têtes se portent et se penchent vers un même espace. Est-ce un évènement, une action en cours, un simple commun à partager, une proposition de denrées alimentaires pour soulager les obsessions ?

Sur la gauche, une main solitaire s'avance et semble faire opposition. Elle s'élance comme pour donner une autre direction. La gravité ou l'insouciance ne semble pas de mise. Chacun vaque simplement à ses préoccupations.

Une autre main sur la droite, repose sur un tissu et tente l'équilibre. Celui d'un homme assis en tailleur, comme ici se fait la tradition. Son esprit se concentre en lecture. Sa natte l'individualise, alors que d'autres si proches, malgré leurs costumes blancs, repose assis à même le sol pavé.

Fédération des proximités, je me réjouis, il y a toujours quelques choses à imaginer ou à ressentir en présence. L'humanité s'organise si peu dans la ressemblance. Bien que culture et religions s'imposent et déterminent.

Bruits et brouillards s'interposent. Ce lieu, sans destinée apparente, rue, place, marché, trottoir où l'intime se fige lors du cliché, m'interpelle, me questionne.

Une voiture coloniale blanche passe, beauté et ingénierie d'une industrialisation d'antan, continue sa route sur le chemin encombré, non balisé, et sors du champ. Vestige dépassé d'une outrance colonisatrice, ce fantôme ne perturbe plus personne.

La femme de l'autre côté face, décide de passer. Sa marche devient entreprise, décision. Elle rejoint les hommes accroupis formant un rond autour d'une braise de petits charbons ou d'encens incandescents. Sa liberté peut enfin s'afficher. Elle ira jusqu'à revendiquer, contre les viols de gamines, contre la vie chère, pour de nouveaux statuts d'émancipation.

Un enfant très brun, aux cheveux frisés, se promène devant moi, bras croisés. Sans opposition, il tourne le dos aux deux vieillards immaculés de cheveux blancs. Seul gamin en bas âge, ce geste posé, approbatif, le rassure.

Il va continuer sa déambulation, en confiance, évitant les chaussures dont les pieds se défatiguent. Maintenant, il s'agite et se questionne. Il vieillit et essaye de se positionner. Que va-t-il devenir quand il sera un homme ? Il saura sûrement écouter ceux qui le conseillent sagement. Enfant de l'IA, il évoluera par précaution et autres mesures concrètes, en sécurité, face à l'adversité.

Mais demain sera un autre jour et nul songe vient y remédier. L'attente pérenne qui m'entoure me rassure comme les traces profondes qui s'effacent sous l'agitation. Cet exorcisme des temps modernes me fait sentir et ressentir que je suis homme avec les hommes, femmes avec les femmes…

Je m'appelle Ravi. Texte Catherine Gaucher

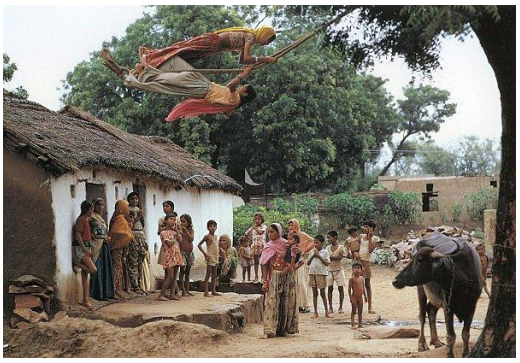




Je préfère vivre au premier étage à cause des moussons. J'évite également les dangereux animaux rampants. Ici nous n'avons pas le choix, c'est la survie au quotidien. Une vie entre la quête de nourriture et le contournement de certains prédateurs. Mes parents vivent avec moi, ma petite soeur aussi car le loyer est trop cher pour chacun d'entre nous. J'exécute des petits travaux : livraisons en tous genres, chauffeur pour touristes mais rien de conséquent. Parfois dans la voiture blanche de l'entreprise de taxis, je rêve, je m'évade avec elle. Tourne le volant à droite, à gauche. Avec ma bouche je simule des freinages serrés. Je ne suis plus là, je n'habite plus là. Mon cops échappe à mon contrôle et le voilà parti enjamber les vallées et les montagnes. Il part à la découverte des matins brumeux et de ce soleil radieux qui déchire l'enveloppe trouble des premières heures de la journée. Et je me dis que je ne verrais jamais pareille merveille autre part. Oui mais depuis mon enfance je ne vois que ça. Je ne suis jamais allé à la ville. Soudain un vent de liberté me prend la main et me guide jusqu'au magasin de bric-à-brac. On y trouve des photos du monde entier, des habitants d'autres pays. Je demande au gérant si je peux revenir, rien que pour admirer ces photographies. Mais bien sûr, d'ailleurs je te réserverais une surprise. Pour l'instant regarde-moi sans bouger, il sorti un appareil noir, le porta au niveau de ses yeux et appuya sur un bouton qui fit clic ! La fois d'après Ravi alla au magasin, le commerçant lui désigna son portrait dans l'exposition : maintenant te voilà aussi célèbre que les autres et qui sait, tu voyageras peut-être à travers les contrées lors d'une exposition itinérante ?

Texte à partir de photographies de Raghu Rai / Joël Hennequin





Raghu Rai, est surnommé le photographe de l'invisible. « Beauté, nature, humanisme et spiritualité sont les pierres angulaires de la culture indienne », moi, je rajouterai pauvreté, complexité, paradoxe, violence, couleur, géant économique, un univers culturel aussi riche que contrasté.
Beauté, elles sont magnifiques ces deux femmes avec leur sari et leur châle, l'une avec son enfant dans les bras, l'autre suspendue au-dessus du toit. En Inde la symbolique des couleurs est très forte. Le blanc est la couleur du deuil, le noir est associé à la tristesse ou à la malchance, le rouge, symbolique du mariage.
Au contraire les couleurs vives comme le vert, le rose, l'orange font partie intégrante du paysage indien.
Un des plus âgés garçons dit à son frère « Souviens-toi bien que ta main gauche ne doit jamais être utilisée pour manger ou donner ou recevoir de l'argent car considérée comme impure »
Son petit frère lui répond « Et toi fait attention je t'ai vu hier faire un bisou et un câlin à Amayra, tu sais que c'est très mal vu et contraire aux mœurs locales »
Amayra dit à sa voisine Aditi « Ce soir je vais m'enfuir du village et aller rejoindre ma grande soeur à New Delhi, car je refuse d'être marié à ce grand père, et que mes parents soient obligés de se ruiner et s'épuiser au travail pour payer ma dot. »
« Sais-tu que notre pays qui est la plus grande démocratie du monde est aussi le pays le plus dangereux pour les femmes, confrontés à un fort patriarcat et à d'importantes inégalités socio-économiques. »
Aditi « Attention tu es une Dalit, une intouchable, tu risques de ne trouver comme travail le nettoyage des égouts et des fosses septiques »
La jeune dame perchée s'esclaffe « J'aperçois les sommets de l'Himalaya à droite, au pied dans de notre centaine de parcs nationaux un tigre du Bengale, notre symbole national, un éléphant d'Asie, un rhinocéros unicorne et un yak. »
Aditi « Mon frère ainé habite dans la vallée des fleurs et il a visité les paysages minéraux du Ladakh ; Moi adulte j'aimerai visiter le Taj Mahal, fouler les berges du Gange, et habiter au Rajasthan, la terre des princes, dans un ancien palais de maharajas. »
Une vache sacrée observe amusée la scène et la conversation. Elle est sûre d'elle, de son statut, il est interdit de la frapper, de l'insulter ou de consommer sa viande. Elle est fière de pouvoir nourrir le village avec son lait, ses yaourts et sa bouse et urine utilisée dans l'alimentation, l'agriculture ou pour des rituels de purification. Et elle ne s'en prive pas et

prend un malin plaisir à répandre son caca un peu partout, en meuglant avec une mimique ironique.
Dans la ville polluée de Bénarès ou Varanasi, la capitale spirituelle de l'Inde, un groupe de vieux hommes et vielles femmes sont assis par terre, près d'une voiture, au milieu d'un épais brouillard collant, il règne une odeur nauséabonde, mélange d'essence, de sueur, de feu, de crémation.
Dans la rue adjacente c'est le chaos complet, trafic dense mêlant motos, voitures, piétons, rickshaws, vaches sacrés avec un bruit assourdissant de klaxons, avec sur le trottoir des ateliers à ciel ouvert, des coiffeurs, des cordonniers, des marchands de thé et un dentiste.
La scène se situe au milieu des ruelles étroites de la ville, à proximité d'un temple. Un homme âgé s'adresse à son voisin
« Hier à l'aube j'ai navigué en barque sur le Gange… Que c'était beau, une lumière magique de toutes les couleurs, et j'ai pu observer les rituels matinaux et la vie, le long de la berge. »
« Moi je suis ici pour mourir, pour rompre le cycle de la réincarnation et atteindre le salut ».
Face à eux deux vieilles dames mangent du riz basmati parfumé aux épices, avec des samossas et des pakoras provenant d'une échoppe de la cuisine de rue, avec du thé noir infusé avec du lait et un mélange d'épices.
Cela fait une éternité qu'elles n'ont pas mangé un bon un poulet tandoori ou tikka marsala mariné dans un yaourt. Elles sont veuves et leurs fils ne leur ont pas donné d'héritage. Elles vivent dans la rue.
Un homme a le regard ailleurs, vide, il a fait le voyage pour faire incinérer son épouse le long du Gange sur les quais à étages appelés Ghats, afin de séparer son corps physique de son âme. Il a d'abord lavé et purifié son corps dans les eaux du Gange, allumé un bûcher pour une combustion qui a duré près de trois heures. A l 'issue de la crémation les cendres et les restes ont été confiés aux eaux du fleuves sacré.
« Je suis originaire de Calcutta, j'ai travaillé, œuvré auprès de Mère Theresa, ou son ordre a créé des mouroirs, des orphelinats, des léproseries et des centres de soin gratuits. »
Son voisin lui répond :
- « Je travaillais à Bhopal et j'habitais dans le bidonville voisin, je fais partie des 500 000 personnes intoxiquées, mon épouse et deux de mes enfants ont péri, touchés dans leur sommeil par le nuage toxique. »
Le propriétaire de la voiture s'approche et donne de l'argent aux deux vielles femmes et au Monsieur venu mourir ici et il dit au petit garçon qui l'accompagne :
- « Respecte les pauvres, l'année prochaine nous ferons un pèlerinage à Dharamshala ou est installé le Dalaï-lama. Il t'enseignera la compassion universelle, la tolérance, le pardon, et la bienveillance envers autrui. »
« Hier à l'école on a parlé de la non-violence et de Gandhi, c'est vrai qu'il a dit « la non-violence est infiniment supérieure à la violence, le pardon est plus viril que le châtiment et vis comme si tu devais mourir demain, mais apprends comme si tu devais vivre toujours ? »
« Pourquoi, Papa, notre pays qui est une grande puissance économique globale, la quatrième en termes de PIB, reste individuellement un pays à faible revenus avec beaucoup de pauvres et d'immenses inégalités ? »
« Tu le sauras plus tard, c'est un peu complexe à comprendre pour un enfant de ton âge »

Les Godot du Gange / Alain Bellet





Dans l'ombre d'une limousine blanche ayant appartenue jadis à un vieux sage moribond, les hommes d'ici se sont assis par terre pour vivre leur vie d'attente infinie.
Et qu'était-donc cette attente qui les rassemblait leur vie durant ? La mousson espérée ? La pluie rafraîchissante, une nourriture abondante ?
Un homme s'est levé. Il regarde, il scrute, il évalue l'Assemblée de ses semblables, qui priant, qui parlant, qui rêvant à une meilleure existence.
Des promesses s'échangent, des affaires se concluent, une jeune femme cherche leur compagnie à quelques pas de l'impressionnante automobile ou tous pourraient trouver place en cas de violente intempérie. Là-bas, on s'assemble au plus près les uns des autres, on s'écoute, on raconte, on recompose un souvenir commun, comme cette noce impressionnante qui avait traversé le fleuve sans que les costumes d'apparat ne soient mouillés… Ils avaient traversé le Gange comme un rêve éveillé, une procession imaginaire ou le marié enturbanné de jaune portait désormais le poids d'une famille à créer.
Sur le bitume déserté par les vaches sacrées, Plusieurs intouchables apprennent patiemment à lire. D'autres mangent ce que l'on vient de leur donner, d'autres encore par désœuvrement essayent des chaussures gigantesques…

Les cadres dans les cadres / Odette Gonot



Qu'est-ce que c'est que ce bric-à-brac ? C'est la question qui me vient en regardant cette photographie.
Est-ce une exposition de photos à la porte d'un bazar, des cadres proposés à la vente… Je ne sais. Cela m'intrigue. Je n'arrive pas à détacher mon regard. Il y a certainement quelque chose qui m'échappe. Je scrute, cherche le détail qui me permettra de comprendre. Et là je le vois. L'arroseur arrosé.
Le photographe dans le miroir. Je ne vois pas que Raghubir Singh. Je comprends que ce que j'ai pris pour des photos dans les cadres ce sont les reflets de la faune colorée indienne dans les miroirs. J'aperçois également des morceaux des maisons d'en face. Maintenant je peux imaginer la déambulation de Raghubir.
Il s'est frayé un chemin dans cette foule disparate. La rue où tout se passe devient théâtre de vie. Des scènes des plus surprenantes s'y déroulent, comme si on avait installé différentes vitrines sur le parcours. Dans son cheminement, il passe du mariage avec des femmes maquillées portant des tenues très colorées à une scène de prière très enfumée, dans des tons estompés de gris et de blanc ; ne sont présents que des hommes. Même la voiture, en fond de scène, dans ce flou est blanche. On ne comprend pas comment elle est arrivée là. Plus loin, il assiste à une probable réunion familiale. Beaucoup d'enfants sont présents, l'unique vache du clan est en premier plan. Ce qui intrigue Raghubir ce sont ces deux jeunes filles sur la balançoire. Elles semblent vouloir s'envoler pour échapper à leurs conditions. Peut-être est-on en train de décider de leur avenir et pour cela conclure un pacte de mariage. A quelques rues de la, il entre dans un monde plus silencieux fait de misère et de solitude. Cette jeune femme à l'air si triste ne subît-elle pas une vie loin de sa famille et imposée par cette dernière. Mariée très jeune à un mari qu'elle ne connaissait pas et qu'elle n'avait pas choisi, elle traine son désespoir. Même sa robe colorée est terne. Tout est sombre et lugubre.
Je reviens à la première photo. Moi qui ne connais pas l'Inde, j'ai le sentiment qu'elle peut représenter une partie de cette vie indienne. Beaucoup d'effervescence, de proximité, peu d'intimité, et pourtant de la solitude, de l'exclusion. Chacun dans sa bulle, chacun dans son cadre.

La jeune fille qui sort du mur / Fatou Touré

Dans le silence figé d'un mur,
Une jeune fille cherche son futur.
Elle semble prisonnière d'un instant,
Puis soudain, elle s'échappe du temps.
Le photographe
Saisit l'instant qui glisse.
Son regard capture l'invisible,
Transformant l'éphémère en quelque chose d'indicible.
Elle sort du mur, lentement,
Comme si la pierre lui rendait son mouvement.
Son corps se détache de la matière,
Entre l'ombre, la lumière et le mystère.
Les couleurs éclatent, parfois violentes,
Rouges de colère, bleues, bouleversantes.
Elles crient les blessures, les combats,
Les émotions qu'on ne voit pas.
Puis viennent les teintes spirituelles,
Celles qui élèvent l'âme vers le ciel.
L'or illumine son visage,
Comme une promesse, comme un message.
Est-elle réelle ou simple illusion ?
Une femme en quête de libération ?
Un esprit qui traverse les frontières,
Ou une âme qui renaît de la pierre ?
Le photographe poursuit son mouvement,
Cherchant à saisir l'insaisissable instant.
Et dans son objectif, soudain,
L'image devient presque divine.
La jeune fille ne sort plus seulement du mur :
Elle sort du silence, elle brise l'armure.
Elle devient force, beauté et liberté,
Une présence que rien ne peut effacer.

Car parfois, derrière une image figée,
Se cache une vie qui ne demande qu'à se révéler.
Et lorsque l'art rencontre l'émotion,
Le mur disparaît… et naît une apparition.

Balancez-vous / Alix Duong

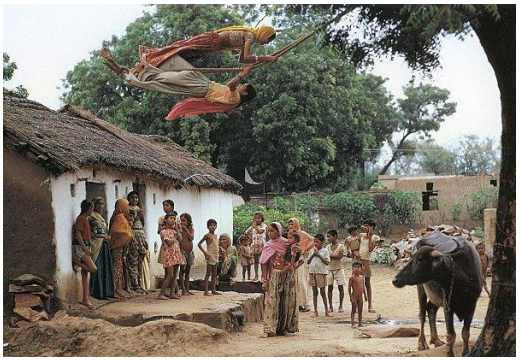


J'aime me balancer debout sur la balançoire avec mon amie. Nous sommes en mouvement et pourtant suspendues dans le temps. Oui, le temps s'arrête autour de nous. Les autres qui nous observent sont figés. Alors que nous nous balançons comme des folles à traverser le ciel, les nuages, dépassant les arbres...
Cette balançoire est notre seul refuge pour garder notre enfance.
Les autres nous jalouse ou pour eux c'est une perte de temps. Pourtant prendre le temps de rester enfant est inestimable.
Balançoire, tu es symbole de l'envol vers une certaine liberté qui n'existe plus aujourd'hui.
Balançoire envole moi vers d'autres horizons...
D'autres mondes, je ne veux pas rester là.
A me laisser mourir et faire n'importe quoi !
Balançoire, mon échappatoire...envole-moi...

Un grand pays déroutant / Fabrice Troupenat

Ne connaissant ni le photographe ni l'Inde si ce n'est par le point de vue des colons britanniques et de rares lectures principalement Ronald Dahl, Salman Rushdie et Arundati Roy, ou le film Gandhi, et peu au fait de la vie spirituelle des différentes composantes de ce pays devenu le plus peuplé au monde, j'ai l'impression en relisant mon embryon de texte de vendredi de n'aligner que des poncifs et des stéréotypes. J'avoue que ce grand pays est pour moi assez déroutant que ce soit à l'époque des Indes britanniques ou de nos jours. Je n'ai pas du tout su décoder comme d'autres membres du groupe les rites de passage montrés dans les photographies et je préfère m'en tenir là et avouer mon ignorance de ce sous-continent et de la spiritualité qui s'y exprime parfois avec une certaine tension.

Quelque part en Inde / Huguette Da Silva Darango



Sur une grande cour, des femmes et des enfants sont rassemblés. Une vache se plaît à regarder tout ce monde. Ce qui m'intrigue, ce sont les deux jeunes filles qui jouent à la balançoire. On les croirait, voltigeant au-dessus de tous : des membres d'un même clan sans doute, car ils se trouvent devant une maison. Les éléments du groupe semblent concernés par un même événement. Peut-être la réunion qui se tient non loin de là, par des hommes de blanc vêtus. En considérant leurs gestes et leurs regards, on peut soupçonner des discussions importantes : une affaire d'initiation pour des jeunes adolescents rentrant dans le monde adulte. Ils n'apparaissent pas pour le moment, restés enfermés jusqu' au jour « J ". C'est une affaire sérieuse mais qui reste joyeuse. Les jeunes filles sur la balançoire ne s'amusent-elles pas en attendant le délibéré de la réunion des Anciens ! Les jeunes en question ne seront pas tous élus pour l'initiation ! Alors tout le monde tend l'oreille. En attendant ce qu'on peut appeler les "nominations", un groupe de personnes bien apprêtées, reviennent d'une cérémonie de purification, toujours en rapport avec la cérémonie d'initiation. Mais, un peu à l'écart, dans l'obscurité, une jeune fille mystérieuse, au regard peu clément. Elle est là, campée non loin de deux jeunes garçons aussi sombres que son regard. Eux, n'ont pas l'air d'apprécier tout ce qui se passe. Peut-être des jeunes qui aspirent plutôt à une certaine modernité !

Demoiselles sur une balançoire / Noella Redais



Sur l'air de la chanson d'Yves Montand, *Une demoiselle sur une Balançoire*.

Deux demoiselles sur une Balançoire,
Se balançaient, avant la fête de dimanche,
Elles étaient belles, pleines de désespoir,
à l'aube d'une future alliance.

Deux demoiselles sur une Balançoire,
Invoquaient Ganesh, pour changer de romance,
Complices, la plus jeune balançait l'encensoir,
en chuchotant des mantras d'espérance,
implorant Shiva, en égrenant le malla de le victoire,
Elles recitaient: " Om Namah Shivaya" pour la revanche,
écoute nos cœurs purs, nos prières du soir,

Deux demoiselles sur une Balançoire,
Fomentaient la rébellion en silence,
la mélancolie dansait autour de leur mémoire,
elles frôlaient le ciel pour interpeller les anges,
elles étaient belles, fuyant la réponse dilatoire,

Deux demoiselles sur une Balançoire,
attendaient la nuit aux reflets d'océan,
l'aînée confiante dit: "ne pleure pas l'exil, l'aube t'apportera la délivrance.
Les rumeurs du monde et les regrets s'éteignaient dans le noir,
Un courant d'air invisible, appelait à la désobéissance,
l'horizon s'ouvrait enfin sur l'échappatoire,

Deux demoiselles sur une Balançoire,
s'émancipaient vers une clarté nouvelle !